

* Banque filière PT *

Epreuve de Français II

Durée 4 h

L'amitié est quelque chose qui "parle" à chacun, qui résonne. Elle est, de plus, spontanément distinguée des autres liens. Alors que différentes relations affinitaires, comme celles partagées avec les copains, les camarades, et divers partenaires, constituent un ensemble beaucoup plus flou, avec des désignations fluctuantes et peu délimitées, les amis, en revanche, sont très nettement identifiés, et l'amitié est perçue comme un sentiment particulier. Il est bien sûr intéressant de la confronter avec ces autres liens, comme d'étudier les rapports qu'elle entretient aussi avec l'amour, la fraternité, la solidarité... Il reste que sa position spécifique dans le champ des affinités, son autonomie relative au niveau des représentations, facilitent sa constitution en objet de recherche.

C'est sans doute moins vrai dans d'autres sociétés étudiées en particulier par les anthropologues, dans lesquelles l'amitié se trouve davantage imbriquée dans des rapports de lignage, prend parfois l'aspect d'une parenté rituelle. Il arrive qu'elle soit prescrite, que l'on soit tenu de choisir des amis dans tel ou tel clan. Elle est souvent formalisée, symboliquement manifestée aux yeux de la collectivité, par exemple dans l'échange de sang. L'ordre des interactions entre amis est alors étroitement associé à la structuration familiale et aux intérêts de la communauté.

Par contraste, des anthropologues ont pu qualifier l'amitié telle qu'elle se pratique au sein de nos sociétés occidentales d'"institution sociale non institutionnalisée", dans la mesure où, si elle n'est pas ritualisée ni officiellement structurée, elle reste néanmoins socialement reconnue. Elle peut être publiquement évoquée et admise.

L'amitié ne se limite pas en effet à la reconnaissance d'un terme et d'une réalité identifiés par les intéressés, elle s'assimile également à une entité culturelle. Elle renvoie à l'existence et à la circulation d'idées, de schémas, d'attentes, de modèles culturels. En s'affirmant amis, des individus font référence à des images, des règles de conduite, des modes de comportement usuels pour appuyer leur déclaration. Les émotions elle-mêmes, lorsqu'elles sont exprimées, se trouvent dès lors sensibles au regard de la société sur elles, et à l'apprentissage de la conformité : « Non seulement l'expression des émotions, mais à travers elle les émotions elles-mêmes sont pliées aux coutumes et aux traditions et s'inspirent d'un conformisme à la fois extérieur et interne. (...). Sans doute il subsiste en ce domaine une large part de spontanéité personnelle. Mais elle ne se manifeste, elle ne se fait jour que dans

des formes qui sont communes à tous les membres du groupe, et qui modifient et façonnent leur nature mentale aussi profondément que les cadres du langage et de la pensée collective .»⁽¹⁾

Lorsqu'on pense à l'amitié se rappelle à nous toute une mémoire d'images, de récits, d'œuvres littéraires, d'exemples fameux qui ont contribué, dans notre société à construire en particulier un "idéal" de l'amitié.

Le problème se complique, mais prend en même temps une saveur particulière, dans la mesure où intervient justement cet "idéal" de l'amitié qui contribue au sentiment d'une "mise à distance" du social. Dans l'image culturelle de l'amitié elle-même s'inscrit l'idée qu'elle échappe aux dimensions sociales. « Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi », disait Montaigne à propos de son ami La Boétie ; façon de couper court à toute tentative de comparaison, de généralisation et d'étude de cette relation. Dans cet idéal, l'amitié se révèle comme un sentiment "pur", proche du "royaume aérien" ou de la "forme ludique" de la sociabilité telle qu'elle est évoquée par Georg Simmel. L'amitié est perçue comme désintéressée bien sûr, mais aussi comme détachée des contingences sociales courantes et opposée en cela aux autres modes de sociabilité, aux "mols accommodements" stigmatisés également par Montaigne, aux rapprochements de circonstance ou aux stratégies de salon. Elle se fonde sur un engagement des seules qualités intrinsèques des partenaires (leur "vrai moi"), indépendamment de leurs positions dans un système social impliquant pouvoir, utilité ou prestige. La confiance accordée à autrui permet d'envisager un accès à l'intimité libre de tout calcul, de toute procédure de contrôle. La mise à distance des nécessités et des contraintes sociales est très présente dans cet idéal. On peut même supposer qu'une mesure de la qualité de l'amitié tient en partie au degré auquel elle se construit dans "l'inverse de l'ordre" : plus elle est "exceptionnelle", au regard des normes dominantes d'appariement, plus elle est jugée positivement. Elle rejoint en cela l'amour romantique dans une sorte de "dépassement" des valeurs humaines, et leur sublimation commune apparaît dans nombre d'ouvrages littéraires et d'essais : « Quel que soit leur rang relatif - et chacun doit faire cette évaluation pour lui-même, l'amour comme l'amitié sont choses splendides, combles d'humanité, candidats plausibles au titre de fin suprême de la vie humaine. Celui qui est capable d'amour ou d'amitié révèle par là une nature généreuse et pour autant supérieure. »⁽²⁾

Il ne s'agit pas de prendre pour argent comptant cet idéal de l'amitié qui la prétend justement "libre" des déterminations sociales, ni bien sûr de le nier ou de le contourner. Il n'est pas question non plus de le désenchanter systématiquement. On doit simplement reconnaître le caractère culturel de cette attitude, situer ce mode de référence, repérer ses variations, et le confronter aux pratiques de ceux qui l'énoncent.

Cette image commune, cet idéal de l'amitié, ne date pas d'aujourd'hui. Depuis l'Antiquité est célébrée la "vertu" de l'amitié, même si cette vertu prend un sens différent selon les époques. L'amitié, en effet, n'est pas pour autant intemporelle, elle s'inscrit dans l'histoire qui marque diverses façons d'en privilégier telle ou telle dimension, d'en valoriser telle ou telle facette. Aristote privilégiait le "lien de société", Cicéron cherchait l'équilibre entre la gratuité du sentiment et les coalitions d'intérêt, entre idéalisme et réalisme. Au Moyen-Age, globalement, dominaient les alliances entre lignages et entre domaines. A la Renaissance prévaut une amitié complémentaire avec la famille ; elle s'en détache pourtant peu à peu par le biais des diverses confréries, cercles et associations, et devient de moins en moins

formelle et institutionnalisée. Au XVII^e siècle, un juriste, Domat, pose d'ailleurs la question de la spécificité de l'amitié au regard des autres formes d'engagements et des devoirs qu'ils impliquent, et conclut que l'amitié "n'est pas une matière des lois civiles". Au XVIII^e siècle, l'amitié se situe davantage dans la sphère du privé, les modes de communication se déplacent vers l'expression des sentiments, à un moment où l'amour lui aussi se décline sur un ton paroxystique. On voit alors s'afficher la surenchère romantique, exaltant l'utopie amicale de la compagnie choisie, face à un monde social perçu comme fade ou hostile. Au XIX^e siècle, la conjugalité occupe le devant de la scène, et l'amitié se déplace alors vers la jeunesse, au moment où l'adolescence émerge en tant qu'"âge d'or". Norbert Elias a montré que les limites du domaine privé lui-même, celui de la pudeur et plus globalement le rapport entre individu et société se sont déplacés au cours de l'histoire.

Dans chaque période se dégagent des évolutions structurelles qui affectent éventuellement les modes d'appartenance sociale, de distribution du pouvoir, de filiation, de transmission du patrimoine, d'échange entre groupes sociaux, de communication, de rapports entre jeunes et vieux, entre hommes et femmes..., autant de conditions historiques dans lesquelles s'inscrit l'exercice de l'amitié. Celle-ci y répond par des variations dans certaines pratiques, dans certaines modalités du discours, dans l'emphase portée sur certaines dimensions plutôt que sur d'autres, sans que soit remise en cause la construction du rapport social qu'elle implique.

Les discours d'aujourd'hui n'échappent pas non plus à l'emprise de l'histoire, bien qu'ils donnent parfois l'impression d'effectuer de sauvages raccourcis. Aussi, les incantations actuelles aperçues dans la presse ou entendues sur un coin de comptoir, qui parlent d'un "retour de l'amitié", qui assignent à celle-ci la lourde tâche de pallier la "mort" des idéologies, la "fin" de l'amour ou du sexe, qui la parent des couleurs d'une "nouvelle" dimension humaine, ne signalent-elles finalement qu'une illusion d'optique et une amnésie bien ordinaires. Notre époque n'a pas tout inventé. Les historiens qui, eux, sont à même de dévoiler les cycles des valeurs et les mutations des pratiques, nous enseignent ainsi que l'amitié a déjà été à la fois plus institutionnalisée et plus socialisée qu'aujourd'hui, et à la fois plus idéalisée, plus personnalisée. Certes, l'éclairage se porte peut-être davantage de nos jours sur le versant privé et le caractère exceptionnel de l'amitié. L'étude des scénarios de fictions diffusées à la télévision montre en particulier qu'à une époque où prévalent les normes d'autonomie individuelle et d'épanouissement personnel, où la stabilité de la famille et la solidité du couple sont largement entamées, le modèle de l'électivité relationnelle, s'étend bien au-delà du domaine amoureux. Il s'agit, comme en témoignent ces récits destinés au grand public, de construire une "utopie" dans laquelle l'ensemble des liens, y compris les rapports familiaux, sont à tout moment susceptibles d'être remis en cause, reconstruits et réinterprétés dans une gestion fondée sur l'authenticité individuelle. Le "monde des relations choisies" occupe de nos jours, peut-être davantage qu'à d'autres époques, le devant de la scène. Dans les sociétés urbaines occidentales actuelles, l'idéal de l'amitié se construirait ainsi dans l'inversion de l'ordre social, en faisant reposer celle-ci sur la seule dimension interpersonnelle, sur le "véritable soi".

Il convient cependant de ne pas se laisser abuser par la récurrence de ce discours et de ces images, en s'imaginant que le temps est enfin venu d'une sociabilité inédite et sans contraintes. Les époques ne font qu'insister sur une composante ou une autre de l'image de l'amitié qui, comme le soulignent les

historiens, persiste à maintenir une tension entre ses deux pôles, celui du libre choix individuel et celui de l'intégration sociale.

Claire BIDART, *L'Amitié, un lien social*, La Découverte, 1997.

⁽¹⁾ HALBWACHS. M., *Classes sociales et morphologie*, Ed. de Minuit, Paris 1972.
(Citation coupée par l'auteur)

⁽²⁾ BLOOM. A., *L'Amour et l'Amitié*, Ed. de Fallois, Paris 1996.

Questions:

- 1- Vous résumerez ce texte en 250 mots (plus ou moins 10%) ; vous indiquerez le nombre de mots utilisés. (8 points)
- 2- « L'amitié est perçue comme désintéressée bien sûr, mais aussi comme détachée des contingences sociales courantes et opposée en cela aux autres modes de sociabilité. » L'étude des œuvres au programme confirme-t-elle cette affirmation ? (12 points)